

Correspondance

A propos d'Anatole France.

Cher camarade,

Votre Editorial « Prenons nos distances » me plaît. Vous êtes évidemment tenu à expliquer le lien très lâche qui existait entre France et *Clarté* vers 1919-20. Certains de vos lecteurs seront sans doute heurtés car le crédit de France est encore grand parmi nos amis de l'extrême gauche. Quant à moi, voici quelques raisons de couper les attaches. Je ne les expose pas très méthodiquement et je les donne comme elles viennent sous ma plume.

1° France est le type même de l'Alexandrin, et l'alexandrinisme qui suppose une production servile pour le loisir et le bien-être d'une élite est à l'opposé d'une culture révolutionnaire. (Cette dernière est difficile à définir, mais on la sent confusément depuis Proudhon...)

2° France est le pur dilettante qui, au début de sa vie, hésite entre plusieurs voies et qui a horreur des spécialisations.

3° France essaye dans son œuvre et sa vie la synthèse des classes ennemies : par la forme, par l'Académie, par le sybaritisme, se concilie le passé et la fortune, par des proclamations socialistes intermittentes se concilie la classe qui monte au pouvoir (plutôt essaye!)

4° France est foncièrement optimiste. Le voile de pessimisme qui recouvre certaines de ses œuvres est un piment de plus, pessimisme combien artificiel ! Chez lui au premier rang, c'est la *volupté de négation*, non pas un nihilisme profond, mais le jeu d'un esprit ami du paradoxe et qui s'accommode sans drame interne des illogismes sociaux patents.

A ce sujet je dirai que si les révolutionnaires (pas à l'eau de rose, ni de salons) doivent avoir une conception métaphysique du monde — peut-être veux-je dire un soutien spirituel intérieur — cette conception doit être foncièrement pessimiste, ceci très important (je ne voudrais pas l'équivoque, et je ne parle nullement d'un pessimisme quotidien, espèce de défaitisme sans grandeur). Et j'estime que ce qu'il y a de trop dans Karl Marx, c'est l'atmosphère de scientisme optimiste dans laquelle baignait son époque.

Je ne parlerai pas du scepticisme de France, roublardise et miroir à alouettes sans importance.

Je sais qu'il faut avoir un grand courage pour dire ces vérités à l'heure où la presque unanimité se fait autour de l'œuvre d'Anatole France. Mais il faut bien plus de volonté pour pouvoir se séparer de cette œuvre que les maîtres de notre jeunesse ont vantée sur tous les tons. Jusqu'à l'école primaire qui chante le los du bon Maître de la III^e République ! Une chose ne m'étonne pas, mais je la constate, c'est la lâcheté des jeunes écrivains si souvent raillés par France au point de vue art et procédés littéraires.

Vous allez sans doute (si on ne vous ignore avec dédain) être traités de sectaires, de petits roquets, d'esprits étroits et autres gentilles ; laissez-moi vous dire « Ne vous en faites pas ». Un vœu pour finir, c'est de vous voir compris par tous les vrais révolutionnaires.

Fraternellement à vous

AIMÉ BLANC.

2 Mai, Châtillon-sur-Chalaronne (Ain).

ment, ce que Guilbeaux doit savoir par expérience. La vérité est que les milieux ouvriers et intellectuels chez lesquels s'éveille, après l'expérience des années de guerre — et d'après-guerre, hélas ! — à l'appel de la Révolution russe le besoin d'une culture nouvelle, communiste, se tournent de plus en plus vers *Clarté*.

5. Que notre revue ne satisfasse pas certains peintres « extrémistes », c'est fort possible et même probable. Quelques-uns d'entre nous — c'est mon cas — se permettent de considérer d'ailleurs certains peintres « extrémistes » — pas tous évidemment — comme représentant bien davantage la décadence du vieux monde capitaliste que les premiers efforts de l'art futur. Mais il faudrait discriminer, préciser et ce n'est pas le lieu.

Clarté apprécie trop le formidable labeur intellectuel fourni par la Russie nouvelle, *Clarté* s'efforce trop de se mettre à l'unisson avec les pionniers d'une culture nouvelle qui font la Révolution russe, pour ne pas tenir absolument à ce que ses tendances et son œuvre ne soient point déformés aux yeux du public russe.

Recevez, cher camarade, mon salut communiste.

VICTOR SERGE.

Comment l'Etat bourgeois fabrique ses intellectuels

Le 9 mai, à l'Ecole Normale, devant quatre promotions réunies pour la circonstance, un officier commence, dans la solennelle Salle des Actes, une conférence portant sur « l'armement allemand ». On s'aperçoit vite que cette question technique, que seule il avait le droit de traiter, est un prétexte. L'exposé sur les armes allemandes dure cinq minutes. Par contre, pendant une heure, sous le couvert de sa mission d'instructeur, ce monsieur contraint son auditoire à entendre ses impressions d'Allemagne. Et quelles impressions ! Pendant une heure, collection de petits faits, d'anecdotes habilement, venimeusement choisies.

Fait autrement grave : il se mêle ensuite de faire un cours sur l'état de la société allemande. Tous les Allemands sont d'après revanchards. Les ouvriers — ô idylle qu'encadre si bien la récente nouvelle de lock-outs et grèves en Ruhr et Saxe — les ouvriers constituent des conseils où l'harmonie règne entre employeurs et employés, et font passer avant tout autre l'intérêt de la production, de la patrie.

Vingt normaliens sont sortis, en pleine conférence, et chantent l'Internationale devant la porte de la salle.

Que cette propagande nationaliste ait été tentée illégalement à la veille d'élections, c'est encore ce qui importe le moins. Lafargue a parlé du travail astucieux de l'Etat bourgeois qui « fabrique ses intellectuels comme chausseries à son pied ». En son temps, les grands organes d'institution civile — Ecoles, Facultés, Lycées — suffisaient à la tâche. En 1920, l'Etat place sa confiance dans la forte pédagogie des militaires.

G.-P. F.

Revue de Paris M. Jacques Bainville y écrit un article (N° du 1^{er} mai) intitulé : *Ordre et autorité*, qui n'est pas sans habileté, à une telle tribune. M. Jacques Bainville y entreprend de démontrer que la France est une terre bénie pour tous les partisans de « l'ordre », en cette vie « d'anarchie ».

Le peuple français, déclare M. Bainville, « est conservateur dans les moelles ». Cet esprit conservateur s'est d'ailleurs affirmé avec l'écrasement de la Commune :

Il n'y a pas dans l'histoire moderne, écrit-il, de répression plus farouche, mieux organisée, ni plus impitoyablement conduite que celle de la Commune. Il n'y a pas d'exemple d'une armée entrant avec cette fureur, les glaives au poing, dans une ville révoltée. Le lendemain, la République, jusque-là provisoire, était vraiment fondée parce qu'elle était apparue comme un régime à poigne, un régime brutal au besoin. Cette énergie avait séduit les masses françaises. Et les monarchistes de l'Assemblée, qui avaient cru habile de différer la Restauration pour ne pas souiller les débuts d'un règne d'une aussi sanglante opération, s'aperçurent trop tard qu'ils avaient fait un mauvais calcul. Quand ils voulurent renverser la République, la France était tranquillisée. Elle n'avait plus besoin de personne pour mater la révolution. La République s'était chargée de la besogne.

Il nous plaît assez de voir une revue bourgeoise publier un tel aveu.

D'autre part, M. Bainville qui ignore, par principe, le prolétariat, situe, sans s'en rendre compte, la bourgeoisie de 1871 à sa véritable place. Il la montre, en tant que classe réactionnaire, défendant ses privilèges et son ordre, l'ordre capitaliste, et écrasant la classe historiquement révolutionnaire, le prolétariat (de même que la royauté, avant 1789, défendait ses privilèges et son ordre contre la classe révolutionnaire d'alors, le Tiers-Etat).

M. Bainville part de cette constatation très juste : III^e République, république réactionnaire, pour montrer que l'ordre menacé par les progrès de la social-démocratie, jusqu'en 1917, n'a pu être sauvé que par la dictature d'un homme, M. Clemenceau, vieux républicain de 1871. Donc, conclut M. Bainville, si l'on veut maintenant gagner la paix comme on a gagné la guerre, il faut accepter une nouvelle dictature, mais celle-ci plus franchement réactionnaire. De là au rétablissement de la monarchie il n'y a qu'un pas. C'est celui que M. Bainville voudrait faire franchir aux lecteurs de la *Revue de Paris*.

Il y aurait beaucoup à dire sur une telle conclusion qui n'est qu'un rappel à peine déguisé des théories de l'*Action Française*.

Maintes fois déjà M. Maurras nous a fait entendre que l'Economie était fonction de la Politique. — Nous, marxistes, prétendons justement le contraire. —

M. Jacques Bainville veut prouver comme tous les théoriciens d'A. F. « que la ruine des classes moyennes et la misère de l'ouvrier (sic) » sont causées par les seuls progrès de la démocratie. L'équilibre ne sera rétabli que par une politique réactionnaire, qui ramènera une économie d'ancien régime : les artisans et les corporations. (On sait, d'ailleurs, que c'est là un rêve commun à M. Bainville et à M. Herriot.)

Bien entendu, M. Jacques Bainville ignorant le prolétariat en tant que classe, ignore le capital en tant que pouvoir politique.

Il ne se rend pas compte que l'instinct de l'ordre, de l'équilibre, parfaitement réel, du peuple français ne peut plus guère se manifester que par une révolution prolétarienne.

M. F.

La Revue Parlois aujourd'hui de sa critique littéraire. M. André Beau-
des Deux-Mondes nier s'y évertue à continuer une
(1^{er} mai) tradition. Depuis Brunetière, le

critique de la *Revue des Deux-Mondes*, arbore un style singulier, moitié familier, moitié archaïque, qui est censé relever le ton de ses pauvres articles. Car ce critique doit faire durer la sereine insanité académique de cette revue. Il ne faut prendre aucun parti. Badiner, toucher un peu à tous les livres, mais avec cette frivolité foncière qui est peut-être le seul caractère constant de notre restant de noblesse. Traverser une bibliothèque, comme on va « dans le monde », avec, aux lèvres, un sourire d'imbécillité supérieure, et un monocle dans l'œil.

M. Beauquier est arrivé assez exactement à se donner en littérature ce genre-là. Son présent article parle d'un récent livre de l'abbé H. Brémond : *Pour le Romantisme*. M. Beauquier en est enchanté parce que voilà le romantisme défendu contre l'*Action Française* par un prêtre ! Il faut vous dire que ces écrivains camelots du roi étaient rudement gênés depuis pas mal de temps : très ennuyés ! Si on n'était pas de leur avis, voilà qu'on risquait de passer pour un boche, un bolchevik, ou un juif !

Tout cela n'a jamais fait l'affaire des gens du monde qui trouvent beaucoup plus simple de dire tout ce qui traverse leur tête vide, de prendre leur plaisir littéraire (comme leurs autres plaisirs) là où bon leur semble.

Aussi, écoutez avec quelle joie M. Beauquier, « couvert » par l'autorité du susdit abbé, s'insurge contre l'intransigeance des doctrines littéraires de nos fascistes : « Nos doctrines, au bout du compte, ne sont-elles pas un peu à notre disposition ? Nous les combinons au gré de nos désirs : tâchons qu'elles ne coûtent pas trop cher à nos goûts et ne fassent pas trop